

# D'un art à l'autre, entre complicités, détournements et renouvellement des pratiques

**Jouer avec les mots, leurs sonorités, leurs rythmes, leurs polysémies, leurs graphies...  
les artistes manipulent la langue orale et écrite, en font un matériau infiniment  
modulable pour la création plastique.**

Auteur de nombreux ouvrages, calembours, aphorismes, anagrammes et autres écrits, Marcel Duchamp est sans doute l'artiste, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, qui a entretenu les rapports les plus complexes et les plus passionnés avec la langue française. Amoureux de littérature (Raymond Roussel, Mallarmé, Breton) et de philosophie (Bergson, Max Stirner), il n'hésita pas à accompagner la plupart de ses œuvres de compilations de notes énigmatiques et poétiques réunies dans des coffrets, qui ont sollicité d'infinis questionnements, tant de la part de la critique d'art que d'écrivains de renom comme Guillaume Apollinaire, Henri-Pierre Roché, Octavio Paz et Jean Suquet.

Chacune de ses œuvres, conçues comme des rendez-vous, peut à la fois se lire et se regarder : en effet, les titres sont à eux seuls des morceaux d'anthologie sans compter certains chefs-d'œuvre comme le *Grand-Verre* ou *Étant-Donnés*, qui sont indissociables d'écrits publiés par Duchamp lui-même. Ces écrits sont de véritables traités de précision annotés de croquis, de ponctuations et de définitions.

D'autres de ses contemporains ont aussi joué avec la langue en manipulant les mots, leurs sonorités, leurs rythmes et leurs doubles sens. Parmi eux, citons les Futuristes qui publièrent plusieurs manifestes avec l'appui d'un poète, Marinetti, mais aussi les Dadaïstes, qui ont écrit de magnifiques poèmes sonores, souvent déclamés en public. Le plus talentueux d'entre eux, Kurt Schwitters, excellait dans cette pratique de la langue, usant à la fois de symboles, de répétitions et de mimétisme avec l'*Ursonate*, sorte d'hymne amoureux aux accents désespérés. L'histoire de cette indéniabilité complicité entre avant-gardes et littérature a d'ailleurs été remarquablement mise en lumière par l'exposition *Poésure et Peinture : d'un art l'autre*, organisée par les musées de Marseille en 1993.

Si, jusqu'ici, la stratégie des artistes consiste à travailler la langue avec les mêmes outils que les écrivains, une véritable rupture s'opère avec l'art conceptuel dans les années 1960-1970. Ce mouvement, principalement anglo-saxon, place le langage et l'écriture au centre de ses propositions artistiques. Le recours au langage est essentiel. C'est un langage qui se veut

neutre, concret, concis et parfaitement maîtrisé, sans aucune connotation lyrique, autobiographique ou même fictionnelle. Il sert à énoncer des définitions, des *statements*, des protocoles de travail et doit donc être rapidement appréhendé et mémorisé. C'est ainsi que procèdent des personnalités comme Lawrence Weiner, Joseph Kosuth, Robert Barry ou encore les membres fondateurs du collectif Art & Language, sans oublier des personnalités inclassables comme Rémy Zaugg, Peter Downsbrough ou dans un genre différent Gottfried Honneger, auteurs de nombreux ouvrages de poésie concrète.

Le point commun de toutes ces pratiques est le caractère universel de la langue. Elle permet à l'art d'étendre son territoire d'influence et d'inscription et de communiquer encore plus. Elle permet aussi de solliciter autrement le spectateur, qui use alors de sa mémoire, de son imagination, de son humour, et devient lui-même « auteur », voire acteur.

Les héritiers de cet art conceptuel sont aujourd'hui nombreux et il faudrait alors songer aux travaux passionnants et prometteurs de Jean-Baptiste Farkas, qui propose des protocoles d'actions sous le sigle « IKHEA@services », laissant ainsi aux spectateurs le rôle et le soin de mettre en œuvre ses propositions. Ces activations, dont il peut être ou pas l'auteur, demeurent toujours sous forme d'écrits et de récits et non d'images. La dimension mémorielle et l'oralité entrent ainsi en jeu et, par le recours à la performance et à son caractère éphémère, élargissent considérablement la définition de l'œuvre d'art.

On ne saurait évoquer ces nouvelles pratiques artistiques sans s'arrêter un instant sur trois expositions récentes, qui ont placé l'utilisation du récit et de la fiction au cœur même de leurs dispositifs respectifs, travaillant notamment sur une des évolutions de l'art actuel : son caractère éphémère et son immatérialité, qui devient indubitablement son corolaire. *Une exposition (du) sensible à être lue*<sup>1</sup> à la synagogue de Delme, *Les choses dont nous ne savons rien encore*<sup>2</sup> au Point Éphémère ou encore *Chemin faisant... a walk around the block*<sup>3</sup> à la Ferme du buisson sont trois expositions qui se sont donné comme ambition d'exposer des récits, qu'ils soient réels

**CAROLINE CROS**

Inspecteur  
MCC / Direction générale de la création  
artistique

1. 11 juin – 19 sept. 2010, Centre d'art contemporain la synagogue de Delme.

2. 17 sept. – 3 oct. 2010, Point Éphémère, Paris.

3. 30 mai – 25 juil. 2010, Ferme du buisson, Centre d'art contemporain, Noisiel.



Cl. André Morin

**Sophie Calle, *Pôle Nord*, 2009.**

Vue partielle.

Caisson lumineux, plaque de porcelaine  
sablée, photographie couleur, vidéo,  
écran, encadrement

De 2,25 x 5,50 m de long, à 0,65 x 8 m  
de long selon l'installation.

Collection Musée de Valence  
Œuvre présentée dans l'exposition  
« Sophie Calle, Rachel, Monique »,  
à La Friche/Palais de Tokyo,  
oct.-nov. 2010.

© Adagp, 2011

Courtesy Galerie Perrotin, Paris

« J'ai enterré les bijoux et le portrait de  
ma mère sur le rivage du glacier du Nord.  
On a eu de la chance. Quelques mètres  
plus au sud et ils échouaient sur  
le glacier de la Famine. Ma mère avait  
toujours projeté d'aller un jour au pôle  
Nord. Elle est morte il y a deux ans sans

accomplir ce rêve. Pour le garder intact  
peut-être. » Invitée à naviguer dans  
l'Arctique, j'ai accepté pour elle. Pour  
l'emmener.  
Dans ma valise : son portrait, son collier  
Chanel et son diamant. »

4. Cette dernière entretient des liens très  
forts avec la littérature. Autrefois avec  
Hervé Guibert et Jean Baudrillard,  
plus récemment avec Paul Auster.

5. L'entretien, Guillaume Leblon et  
Thomas Boutoux.

6. Voir la présentation de son travail dans  
le cadre de la *Force de l'Art 02*, Grand  
Palais, Paris.

ou fictionnels, des documents de recherche, des  
nouvelles, des scripts de films. Le visiteur, pour le cas  
de Delme, étant appelé à lire à haute voix, dans l'espace  
même de l'exposition, entièrement vide, des extraits  
du catalogue mis à sa disposition. Il devient ainsi l'ac-  
tivateur de l'exposition, celle-ci étant appelée à se renou-  
veler chaque jour, voire plusieurs fois par jour.

Pour finir sur ce sujet qui appellerait de nombreuses  
autres références, rappelons que l'art conceptuel n'a  
pas pour autant mis un frein définitif à un usage auto-  
biographique de la langue, puisque nous observons  
aussi des pratiques comme celles de Annette Messager,  
Sophie Calle<sup>4</sup>, Valérie Mréjen, Tracey Emin qui s'atta-  
chent, dans des livres et des expositions, à raconter  
des histoires intimes, qui ont valeur d'exemple et  
touchent par leur dimension universelle. La rupture  
amoureuse, l'échec, la séduction, la sexualité, la parodie,  
l'enquête, la disparition sont au cœur de leurs récits.  
Dans un genre différent, Claude Lévêque ne renonce

pas non plus à se servir du langage pour exprimer ses  
émotions avec ses phrases inscrites à la main et repro-  
duites au néon, qui dans certains cas rappellent les  
invitations à de nouvelles formes de rébellion d'un  
Guy Debord. Certains artistes, comme Guillaume  
Leblon, pourtant connu comme sculpteur, se réapproprient  
des formes littéraires plus traditionnelles, le  
dialogue par exemple entre un artiste et un critique  
d'art<sup>5</sup>, interprété dans l'espace même de l'exposition,  
en présence du public. On pourrait aussi songer au  
projet de Véronique Aubouy<sup>6</sup>, qui depuis 1993, filme  
des lecteurs anonymes et volontaires en train de lire  
à haute voix deux pages de la *Recherche* de Proust.

L'art étant avant tout une écriture à la recherche  
d'une philosophie visuelle, il n'a pas fini, on l'aura  
compris, d'envahir l'espace infini du langage et de le  
manipuler avec autant de désinvolture et de respect  
que toute autre forme, matière, référence ou même  
objet. ■